

SOPHIE CASTILLO

CEUX QUI
RESENT



Ceux qui restent — roman de Sophie Castillo à paraître fin 2021

Extrait gratuit.

Merci de ne pas le diffuser/distribuer sans autorisation écrite de l'auteurice.

Illustration de couverture réalisée par Anna Dittmann.

ANNADITTMANN.COM

Tous droits réservés.

SOPHIE CASTILLO

CEUX QUI RESTENT



MIDNIGHT
TALES

Voûté au centre d'une pièce sans vie, un homme écrit.

Il plie et déplie son bras droit à intervalles réguliers, comme pour s'habituer à la raideur de sa redingote. La faible lueur de la lampe à huile peine à chasser l'obscurité, ce qui ne semble toutefois guère le perturber.

Dehors, l'orage pousse des grognements sinistres. Le grattement de la plume sur le papier se noie au milieu des autres sons : le tonnerre, bien sûr, mais aussi le plancher qui grince, le bois qui bouge, les tuyaux qui craquent.

Affairé, l'homme n'y prête là encore qu'une attention distraite. Pourtant, s'il tendait l'oreille, il entendrait quelque chose d'inhabituel.

Un murmure.

Car la maison se réveille comme on sort d'une longue hibernation.

Lentement, avec précaution.

Les gouttes de pluie heurtent ses tuiles et il flotte dans son atmosphère une étrange odeur florale, mêlée de poussière et d'humidité.

La maison craque. Ses volets se lèvent comme des paupières pour lui permettre de jauger la situation. Ses grandes fenêtres offrent une vue panoramique sur le parc et la forêt alentour. Le silence règne depuis tant d'années qu'il l'a rendue sensible au moindre bruit.

Elle n'était pas aussi isolée autrefois, et les habitants s'y sont longtemps succédé. Elle a vécu dans l'opulence, puis la foule qui venait la visiter s'est réduite au vieux gardien chargé de débayer son entrée. Quand il est parti à son tour, le monde a fini par oublier.

La maison, elle, n'oublie rien ni personne. Au contraire, elle recueille, conserve et chérit les souvenirs au creux de ses murs.

Là-haut, les nuages sombres s'amoncellent.

Elle a affronté tant de tempêtes qu'elle les considère toujours avec méfiance. L'électricité ambiante s'infiltré jusque dans ses plinthes et elle sait. Celle-ci aussi sera différente.

L'homme vient de s'en rendre compte. Il semble émerger d'un état second au moment où il achève enfin sa tâche. Il ferme le carnet avec un soupir et laisse traîner ses longs doigts sur le maroquin noir. Il ressemble à sa demeure : vieux,

froid et plein de regrets.

Il se lève avec difficulté, harassé par les années. L'orage couvre le bruit de ses pas quand il rejoint le hall, ses chaussures s'enfoncent dans la moquette épaisse de l'escalier. Autour de lui, les murs craquent de plus belle, il sent la maison se renforcer jusque dans ses os abîmés.

Ses yeux suivent un instant le vol de minuscules points brillants tout près de la porte, et un étrange sourire se dessine sur son visage.

Un éclair plus puissant que les autres illumine soudain les lieux.

Une seconde, deux secondes.

Terminé.

Le silence et les ténèbres reprennent possession du hall désormais vide.

Le moment est venu.

La maison se tient prête.

1

— Bon sang, ils vont tous nous les faire.

L'exclamation est au mot près celle qui allait sortir de ma bouche, comme toujours. Noah a porté une main à la sienne, sans doute pour s'empêcher d'insulter la terre entière. Il a la même expression hagarde que les piliers de bar devant un match de foot, la même que moi aussi sûrement. Les annulations se succèdent sur l'écran des départs, chaque nouveau *cancelled* nous cloue un peu plus sur place.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— On prévient maman, ensuite on cherche l'accueil.

J'acquiesce alors qu'il ne me regarde déjà plus, son portable rivé à l'oreille. Je le connais, mon frère. Calme à l'extérieur, tempête à l'intérieur.

J'entends des exclamations dans toutes les langues et déjà, des dizaines de voyageurs s'agglutinent autour du personnel de l'aéroport. Le haut-parleur crache des instructions indistinctes, mais pas besoin de parler anglais pour s'apercevoir que personne ne comprend ce qu'il se passe.

À mes côtés, Noah parle vite. Il agrippe ma manche et me fait signe de le suivre dans un coin plus tranquille. C'est en posant ma valise que je me rends compte que j'avais cessé de respirer.

— Quel bordel, je grogne.

J'attrape mon téléphone, histoire de m'occuper à quelque chose. Ces gens réveillent mon agoraphobie latente, c'est donc logiquement (non), que je me connecte sur les réseaux sociaux de l'aéroport pour en savoir plus. À peine ouverte, l'application me montre plus que ce que je veux voir. Mon fil d'actualité se met à jour si vite que j'ai du mal à suivre. Inondations, tremblements de terre, tempêtes de neige... Je referme un article sur l'éruption de *Bear Butte* – un volcan du Dakota du Sud que tout le monde prenait pour une simple montagne –, quand Noah raccroche enfin.

— Maman paniquait. Un peu plus et elle appelait l'ambassade, l'armée ou le

président des États-Unis pour nous récupérer.

— Voire les trois à la fois.

Il acquiesce, je lui montre mon téléphone.

— C'est la merde.

Ça me paraît le meilleur résumé possible là, tout de suite. Il jette un coup d'œil sur les réseaux à son tour.

— Ils conseillent de se rapprocher des guichets. Viens, on s'occupera du reste plus tard.

J'approuve le plan et remets mon sac sur mes épaules. Nous traversons l'immense hall tant bien que mal, en slalomant au milieu de la marée humaine qui stagne devant les écrans. Un truc que je n'ai jamais compris, d'ailleurs. Rester planté ne va pas changer quoi que ce soit au problème, en plus, ça emmerde tout le monde. *L'Info Desk* est pris d'assaut, alors on patiente à côté d'une scène en bois occupée par un orchestre de jazz. Je me sens soudain comme une naufragée du Titanic, à l'exception que DiCaprio a trois fois mon âge et que je ne sais pas encore ce qui joue le rôle de l'iceberg.

Je me demande si les musiciens se rendent compte que personne ne les écoute. Tout le monde s'en fout et en plus, la pluie cogne si fort contre les vitres qu'on n'entend pas grand-chose.

— Quel bordel.

— Oh allez, ce n'est qu'un contretemps.

Noah passe son bras autour de mes épaules. Il sait que je suis capable des pires crises de nerfs quand je me sens stressée. Manque de bol, j'ai commencé à dépasser ce stade.

Peut-être qu'il a lu dans mes pensées. Il paraît que c'est vrai toutes ces conneries sur les jumeaux. En tout cas, à chaque fois que j'ai essayé de capter les siennes, j'en ai surtout retiré une grosse migraine. Il m'aurait insultée de toute façon, si ça avait fonctionné.

Ou ignorée.

— Reste -là, je vais chercher un autre endroit où se renseigner.

Je tire sur la manche de son manteau alors qu'il fait déjà mine de partir.

— Hors de question, on ne se sépare pas.

— Mais on va attendre trois plombes !

— M'en fous.

Il râle, mais obéit.

La suite lui donne raison. On reste plantés comme des couillons et on avance aussi vite qu'un troupeau d'escargots asthmatiques. Moi, ça m'est égal, tant qu'il reste là. Lui par contre, il soupire tant de fois à la minute que ça commence à me taper sur le système. Sans compter la trompette.

Je rouvre donc mes applications, à la fois pour passer le temps et pour garder mon calme. Mes contacts habituels, ceux que j'ai sélectionnés avec soin pour leur bonne humeur et leurs publications marrantes, ont visiblement succombé à la panique générale.

Des tonnes de photos et de vidéos sur les catastrophes climatiques qui éclatent un peu partout défilent sur ma *timeline*. Je râle contre les messages complotistes qui popent au milieu de tout ça, balaie l'écran pour les effacer.

— Noah, tu as vu ? Il y a des inondations au Royaume-Uni.

— J'ai vu, arrête de regarder ça.

Il reste d'un calme olympien, mais je sens son inquiétude. Il ne vérifierait pas son téléphone toutes les deux minutes, sinon.

L'attente me paraît proche de l'éternité quand on arrive enfin à moins d'un mètre du bureau d'information. Dehors le ciel s'est obscurci, alourdi par des nuages noirs si imposants qu'on pourrait les toucher d'ici.

— Ça pue.

— Quoi ?

Noah me tapote l'épaule, ce qui n'est jamais bon signe en général.

— Apparemment, les pluies sont si fortes que les transports en commun vont s'arrêter. Ils ont l'air de dire que c'est provisoire, on va voir.

Panique dans cinq, quatre, trois, deux...

Notre tour arrive et nous nous avançons comme un seul homme. J'adresse un maigre sourire à l'agente d'escalier et laisse Noah se débrouiller pour les questions. Derrière nous, des gens expriment bruyamment leur impatience et quand je me retourne pour leur signifier mon agacement, ils se contentent de grogner plus fort. *Connards*.

Notre interlocutrice a l'air paumée, je n'aimerais pas être à sa place. Ses ongles vernis tapent, par automatisme, sur le bois du comptoir. Je l'envie presque, moi je n'en ai plus à force de les ronger.

Comme je ne capte rien, je récupère quelques prospectus posés à côté et leur jette

un coup d'œil distrait. Rien de bien intéressant pour des gens censés quitter La Nouvelle-Orléans aujourd'hui.

— *Thank you.*

Je remercie la femme à la suite de Noah, qui m'entraîne un peu plus loin.

— Bon, on n'aura pas appris grand-chose. L'espace aérien est fermé en raison des intempéries, on ne sait pas pour combien de temps.

— Génial.

— Aucune navette n'est prévue pour l'instant, pas plus que des transferts vers les hôtels. On doit juste attendre. J'ai repéré un salon voyageur tout à l'heure, viens. Je lui en veux d'avoir choisi la semaine d'Halloween pour venir ici et il le sait. On doit se coltiner une flopée de touristes tout aussi bloqués que nous, maintenant. Ni lui ni moi n'en parlons et mine de rien, ne plus entendre l'orchestre me calme un peu.

— Quel bordel.

— Ça va Av', on a compris au bout de la dixième fois.

— Laisse-moi extérioriser mon angoisse en paix, tu veux ?

Mais je suis consciente d'être pénible, même si je ne le fais pas exprès ; je vais tâcher de faire attention.

Nous traversons un nouveau dédale de couloirs et d'escalators jusqu'à une salle vitrée pleine à craquer. Je repère rapidement deux fauteuils libres (j'ai toujours eu un don pour trouver où poser rapidement mon derche) et je m'assois sur le mien avec un soupir de soulagement. Il me faut encore dix longues secondes avant de capter que je tiens toujours les prospectus, je les bourre au fond de mon sac avec un soupir.

À peine installé, Noah fouille dans le sien pour en sortir un hamburger, rescapé miraculeux de son appétit d'hier.

— T'es sérieux, là ?

— Quoi ? J'ai faim.

Je secoue la tête, préférant ne pas lui répondre. La foule grossit encore, il n'y aura jamais assez de places pour tout le monde ici. Et si on doit rester, on va dormir où ? On est déjà les uns sur les autres.

Je sors mon portable : plusieurs appels en absence, tous de maman. La pauvre doit se trouver dans le même état que moi. Je lui envoie un texto pour la tenir informée de la situation et ouvre le site de notre dernier hôtel, par curiosité.

Message d'erreur.

Génial, bis.

— Arrête de stresser, ils vont gérer.

— Parle pas la bouche pleine.

Il lève les yeux au ciel, mais termine sa bouchée avant de reprendre.

— Stresse pas, je te dis. Ils ont l'habitude de la météo relou ici.

— Tu feras moins le fier quand on va devoir se coltiner un ouragan.

— Mais non.

Je ne dis rien, mais je n'en pense pas moins. Il replie le papier, s'essuie les mains et va jeter le tout dans la poubelle tout près, avant de s'affaler de nouveau.

— Bon, ben on n'a plus qu'à attendre.

Il se cale plus confortablement, sort son téléphone et commence à pianoter sur le clavier. Je l'imite avec un long soupir.



Je comprends m'être assoupie quand une altercation me ramène direct dans la réalité. Je me redresse d'un coup, l'esprit embrumé.

L'espace est saturé. Les derniers arrivés ont dû s'installer à même le sol et je commence à me sentir mal. Trop de monde, trop de bruit, trop de tout. Ça s'agite dans ma poitrine, je panique.

Le téléphone que mon frère agite sous mon nez me fait baisser les yeux.

— Je l'ai chargé.

Noah me le met dans les mains sans que je puisse dire quoi que ce soit. C'est lui tout craché, ça. Anticiper la crise et y remédier avant que je m'en rende compte moi-même. Je ne sais pas ce que je ferais sans lui.

Inspirer, expirer.

OK, c'est bon.

(Presque.)

— Qu'est-ce qui se passe ?

Noah hausse les épaules, mais il garde les yeux rivés sur la dispute un peu plus loin.

— Aucune idée, ils...

L'écran de son téléphone s'allume, il s'interrompt pour lire le message. Ses lèvres s'étirent, si bien que je devine sans peine qui lui écrit.

— François va bien ?

— Ouais, il arrive tout juste. Apparemment, c'est la même merde qu'ici, il n'a pas encore quitté Gatwick.

— Et la petite ?

— Je ne sais pas.

Nous ne devons pas faire ce *road trip* seuls, à l'origine. François, le mec de Noah, devait venir avec nous, mais il a annulé en catastrophe pour se rendre en

Angleterre. Sa nièce est tombée gravement malade, d'après ce que j'ai compris. On devait tous revenir en France aujourd'hui.

— Elliott et sa meuf ne devaient pas aller en Écosse, aussi ?

— Ouais, je sais pas ce qu'ils ont tous à vouloir se retrouver trempés en permanence. Noah envoie sa réponse, j'en profite pour regarder mon écran moi aussi. Bientôt six heures qu'on est bloqués ici.

Aucune notification, hormis le message de l'aéroport nous prévenant que notre vol est annulé et nous conseillant de nous rapprocher de l'accueil. *No shit*, Sherlock.

Je slide entre les applications, retombe sur la page de l'hôtel. Toujours rien.

Je retente au cas où le problème vienne de la connexion puis ferme tout avant de m'énerver.

Soudain, le haut-parleur grésille. La foule se fige, le brouhaha cesse. À peine l'annonce s'interrompt-elle que tout le monde se remet à parler. Et manifestement, les esprits s'échauffent.

— Je vais voir. Surveille les bagages, au cas où.

Inutile de protester, il est déjà parti. Je me recroqueville d'instinct sur mon siège et essaie de rester calme. Vu l'agglomérat de gens qui tentent eux aussi de sortir, je pressens la catastrophe. Agir, vite. Je récupère mon téléphone et me connecte sur le Wifi gratuit malgré les « *tu ne sais pas qui récupère tes données sur un réseau public* » de mon frère (de toute façon, je ne lui demande pas son avis). Au moins, ça fonctionne mieux.

Tous les hôtels alentour semblent complets et le problème, c'est qu'il faut s'éloigner de l'aéroport ensuite. Sans transports ni voiture, ça va vite être compliqué. Un taxi, peut-être ? Avec cette foule, ils doivent être pris d'assaut eux aussi.

Je finis par atterrir sur un site de location entre particuliers et fais défiler les annonces. La majorité d'entre elles sont déjà réservées quand je clique dessus.

Bordel, ça m'énerve.

Et Noah qui ne revient pas.

Je lève les yeux pour tenter de l'apercevoir. Ceux qui ont quitté le salon se sont amassés devant et avec la fatigue, ça commence à bien gueuler. La présence de la police aéroportuaire n'y est sans doute pas pour rien.

— *Sorry*.

Entendre sa voix me rassure autant qu'elle augmente mon stress. Je me redresse quand il me rejoint, l'air embêté. J'espère qu'il culpabilise de m'avoir laissée là.

- Mauvaise nouvelle, sœurte. Les bus ne viendront pas, c'est confirmé.
- Quoi, t'es sérieux ? Pourquoi ?
- Aucune visibilité à cause de la pluie et on compte déjà une quinzaine de kilomètres de bouchons à la sortie de la ville.

– *Combien ?*

Il hausse les épaules, impuissant. Par réflexe, je regarde les grandes baies vitrées qui nous entourent. Il fait si sombre qu'à part les phares au loin et l'intérieur de l'aéroport qui s'y reflète, on ne voit presque rien.

– Ils essaient de dispatcher tout le monde dans les hôtels, on devrait retourner dans le hall.

– Il n'y a plus rien de disponible, j'ai vérifié.

– Peut-être qu'ils ont des places réservées, j'en sais rien.

À vrai dire, moi non plus. Mais quitter cet endroit me fera du bien, alors je suis sagement mon frère jusqu'à la case départ. Les musiciens ont fini par abandonner le navire on dirait, j'essaie de ne pas penser à ce que ça voulait dire sur le Titanic (*tu ne mourras pas noyée, Ava, pas dans un aéroport*).

Bien sûr, il ne reste aucune place assise, donc je me cale tant bien que mal entre une poubelle et un groupe de Pokémon, à même le sol. Ils ont l'air malin dans leurs costumes colorés, tiens. Le Pikachu a la mine basse, je me demande s'il comptait embarquer dans cette tenue.

Un éclair illumine les alentours, le grondement soudain de l'orage fait sursauter la moitié des gens. Des pleurs s'élèvent, les parents vont et viennent avec leurs bébés dans les bras, s'adressant des regards désespérés dès qu'ils se croisent. Eux aussi, je les plains.

De temps en temps, une annonce vient secouer tout le monde.

Nouveaux pleurs.

Nouveau brouhaha.

Puis les gens se résignent et se taisent. Les rares écrans allumés sur les chaînes d'information diffusent des pubs en boucle.

Quel bordel.

Je n'arrive pas à me détendre, alors je me lève pour me dégourdir les jambes. Noah râle quand je lui marche à moitié dessus, je lui réponds par un *chut!* impatient. Avec lui en plein milieu, manquerait plus que je me foule une cheville.

Bien entendu, les toilettes sont bondées. Je me fraie un chemin dès que c'est mon tour et verrouille la porte derrière moi. Mon bide me fait un mal de chien.

L'un des trucs les plus chiants de ce voyage : oublier sa pilule. À quel moment j'ai cru que c'était une bonne idée de vouloir me *reconnecter avec mon corps* au lieu de faire comme toute femme sensée et entrer dans une pharmacie, bon sang ?

Je change ma serviette hygiénique, jette l'ancienne dans la poubelle et me fraie un passage jusqu'aux robinets. La poche arrière de mon jean vibre, mais pas le temps de regarder, j'ai trop hâte de quitter cette boîte de sardines modèle géant avant de péter les plombs.

Je frotte mes mains sur mon pull à défaut d'accéder au séchoir et une fois sortie, je me traîne jusqu'à mon frère. Il faisait si chaud là-dedans que je sue à grosses gouttes.

— Tu as vu ?

— Quoi, le septième cercle de l'Enfer ? Ouais, de très près.

Il soupire.

— Je t'ai envoyé une annonce. C'est un peu loin d'ici, mais c'est disponible et pas cher.

J'attrape mon téléphone avant de m'asseoir, curieuse. Puis blasée. Les photos montrent une ancienne maison de style colonial posée au milieu d'un grand jardin défraîchi. Entre ça, le portail en fer forgé noir qui n'a jamais rencontré de pots de peinture et le ciel maussade en fond, on se croirait dans un décor de *slasher movie* pour les Nuls.

— Tu déconnes ?

Et voilà, il me fait le coup du sourire *bright*.

— Mais non, je suis sérieux ! Quitte à prolonger la magie d'Halloween, autant pousser le truc à fond !

— La *magie* d'Halloween ?

— T'as compris.

— Noah. Ce machin va nous tomber sur la gueule dès qu'on va ouvrir la porte. Sans compter qu'on doit crever de froid, là-dedans.

— Arrête, le proprio n'est pas un pro des photos, c'est tout.

— Je ne passe pas la nuit dans ce truc.

— Tu ne dormiras pas ici non plus, je propose des alternatives.

— Entre une fourmilière et une ruine, il doit bien y avoir un juste milieu.

Il ne répond pas. Je le connais en plus, il va insister jusqu'à ce que je cède. Sauf que je ne sais pas prendre de décision, moi. D'un côté, je pressens qu'on n'est pas près de se tirer, de l'autre, je n'ai pas envie de prendre le risque de m'éloigner. Je m'apprête à lui exposer ces arguments quand le brouhaha repart soudain de plus belle.

Dix secondes plus tard, une nuée d'uniformes se glisse entre les portes vitrées de l'aéroport.

— Ah carrément.

Nous nous regardons avec, sans doute, la même expression effarée sur le visage. La tension augmente encore d'un cran, l'ambiance devient électrique.

Ça sent toujours les ennuis quand l'armée s'en mêle. Et vu le nombre de grands costauds en train de débouler, on n'est pas au bout de nos peines.

3

À notre gauche, les Pokémon s'agitent. J'avoue ne pas être spécialement fan non plus des gros calibres exhibés sous notre nez.

— Elle ne te plaît toujours pas la maison ?

— Noah, c'est pas le moment.

Je suis pourtant forcée d'admettre qu'il n'a pas tort. D'un glissement de doigt, je retourne sur l'annonce et la relis. *Demeure de charme à proximité du Mississippi, disponible dans l'heure*. Aucune photo sur le profil du loueur, aucun commentaire, comme si elle venait d'être mise en ligne.

— C'est trop tard maintenant, non ?

C'est en entendant ma propre voix que je me rends compte que je tremble. Des petits groupes se sont formés autour des militaires et je remarque tout juste qu'on a éteint les écrans.

— Pas forcément. Ils vont sûrement gérer les évacuations, on a plus de chances de trouver un hébergement avec eux.

— Ça va être la cohue, les gens vont paniquer.

— Je ne crois pas qu'on ait besoin d'eux pour ça, Av'. Vu comme la situation est tendue, il suffit d'un rien pour faire vriller tout le monde. Et ça ne fait qu'une nuit. Il a sans doute raison. Plusieurs engueulades éclatent ici et là entre les passagers, certains manquent même d'en venir aux mains pour une histoire de valise frôlée.

— Quel bordel.

Je m'aperçois tout à coup que Noah a quitté mon champ de vision et je me retourne, paniquée.

— Noah ?

Un Pokémon que je ne connais pas me désigne mon frère un peu plus loin, dans la foule. Je le remercie d'un signe de tête et me dirige vers lui. Mon sac pèse lourd quand je le remets en place, ma valise bute dans tous les bagages que les gens laissent traîner.

— Noah !

Penser qu'il va m'entendre avec tout ce bruit est bien optimiste. La foule me fait l'effet d'un océan au début de la tempête. Les vagues se renforcent, elles deviennent dangereuses et le rivage semble bien loin. Je me faufile tant que je peux, prends des coups de coude au passage et manque soudain de tomber sur quelqu'un.

— Pardon, *sorry*, désolée.

La fille que j'ai bousculée me regarde à peine. Ses cheveux violets se repèrent si bien que je regrette que mon frère n'ait pas eu l'idée de teindre les siens de la même couleur, ça m'aurait facilité la vie.

— Putain, Noah.

Il me fait signe de me taire et m'enlace. Il écoute avec attention les paroles d'un officier, qui coulerait directement au fond du Mississippi avec toutes ces médailles. Contre lui, au moins, mes tremblements s'atténuent un peu.

— Désolé, j'entendais rien. Et ne sois pas vulgaire.

— Tu m'emmerdes. Tu sais que je déteste quand tu fais ça.

Il acquiesce, s'excuse de nouveau, puis m'entraîne tout près des portes.

— Il y a trop de monde ici, c'est pour ça que l'armée est venue. Ils vont évacuer un maximum de gens, les familles avec enfants en priorité.

— Ça va durer des plombes.

— Peut-être des jours, oui. Les embouteillages saturent les points d'accès et si on ne se dépêche pas, on ne pourra plus entrer ou sortir de la ville. Ils conseillent à ceux qui ont une solution de transport de partir maintenant.

Chaque mot me transperce la poitrine et il le sait. J'apprécie sa franchise, même si on en connaît tous les deux les conséquences. Mes mains deviennent moites, je les frotte tour à tour sur mon pantalon pour évacuer le stress.

— Flippe pas.

— Facile à dire, bordel, Noah.

— On peut tenter de partir de notre côté, mais c'est quitte ou double. C'est toi qui décides.

Il a l'air si sérieux que je renonce à l'insulter. Je n'arrivais déjà pas à trancher avant, alors *maintenant* ? Je me serais bien passée de cette responsabilité.

Prendre le risque ? Ne pas prendre le risque ?

Je sens la panique monter quand tout à coup, mon téléphone vibre. Merci les réflexes, la notification m'a tellement surprise que sans eux, l'écran se serait éclaté

au sol.

— Quoi ?

Je lui tends l'appareil, incapable de parler. Il remonte ses lunettes et lève sur moi un regard tout aussi étonné.

— Tu as réservé la maison ?

— Je... j'en sais rien. Je ne crois pas.

— T'as dû appuyer sur un truc sans faire attention. C'est un signe !

La joie soudaine de ce mec est trop bizarre. Il attrape ma main et m'entraîne vers l'extérieur avant de s'arrêter et de remonter la fermeture de mon ciré.

— Allez Ava, t'as qu'à prendre ça comme une aventure. Souris !

Je n'ai même pas envie de lui expliquer à quel point sa phrase est débile.

Je passe une sale nuit, j'ai mal au crâne, je vais loger dans une ruine, et en plus j'ai mes règles. Quatre bonnes raisons de ne pas me forcer.

— C'est quand même ultra-bizarre, non ?

— Mais non. Arrête de faire ta trouillarde.

Le vent nous fouette le visage et je n'ai pas le temps de le prévenir qu'il fonce dans un autre groupe costumé. En plus de son teint blanc, la personne qu'il a heurtée porte un énorme nez rouge et une perruque visiblement pas de première jeunesse. Il sursaute et se recule sans prendre la peine de s'excuser.

— T'as peur des clowns et c'est moi la trouillarde, hein ?

— Ça va, la ferme. Qu'est-ce qu'ils foutent déguisés dans un aéroport, déjà ?

— Sois pas vulgaire.

Il me répond par le même haussement d'épaules et me fait signe de le suivre, sa bravoure soudain évanouie.

4

La pluie est si dense qu'on dirait que de la grêle nous tombe dessus, mais je décide de croire aux miracles quand une berline s'approche du panneau *Taxis*, pratiquement sous notre nez. Nous ne sommes évidemment pas les seuls à la voir et derrière nous, la marée humaine monte, alimentée par les portes de l'aéroport qui vomissent le trop-plein de gens paniqués.

— Ava, dépêche !

Je proteste faiblement quand Noah bouscule la fille aux cheveux violets de tout à l'heure.

Je déteste ça, je déteste ça, je déteste ça.

Il s'excuse du bout des lèvres, attrape ma manche et me tire avec lui dans l'habitacle. Le conducteur a à peine eu le temps de s'arrêter, il se tourne vers nous en râlant, mais Noah lui tend le téléphone et lit l'adresse d'une voix calme.

Si je ne comprends pas ce qu'il baragouine, au moins, il ne nous chasse pas. Certaines personnes se sont agglutinées autour de nous, elles tapent à la vitre et commencent à faire mine de vouloir ouvrir les portières.

— *Only two people at a time*, ne cesse de répéter le chauffeur à grand renfort de gestes.

Il parvient à rejoindre tant mal que bien la sortie du parking. Je l'entends pester contre les touristes tout en programmant son GPS. Je remonte mon masque sur le nez d'une main tremblante, Noah prend l'autre dans la sienne.

— C'était moins une.

— Je hais ce pays.

Il secoue la tête puis croise les bras en s'enfonçant dans son siège. Je soupire et tâche de me détendre. Mon masque est trop petit, je m'efforce de ne plus le toucher. On pourrait croire qu'être nés pendant la première pandémie mondiale de Coronavirus aurait pu nous en dispenser. Raté.

Je m'agrippe à la portière, peu rassurée par l'averse qui tombe sans discontinuer.

J'ai l'impression désagréable d'avoir embarqué dans le dernier canot de secours et je culpabilise en pensant aux gens qu'on laisse derrière nous.

À côté de moi, Noah semble loin de ces considérations. Je vais essayer de l'imiter et faire taire la petite voix dans ma tête.

On meurt de chaud ici et comme chaque fois que je suis nerveuse, je repère les moindres détails. L'intérieur de la voiture sent le tabac, il reste des miettes sur le tapis de sol, le cuir brun des sièges est usé, une grosse paire de dés se balance sous le rétroviseur. Le GPS projeté sur le pare-brise prévoit trente minutes de trajet. Un délai très utopique à mon goût, car sur la carte, les routes sont teintées d'un beau rouge vif. Nous dépassons plusieurs agents de police trempés sous leur poncho fluo, qui tentent de maîtriser le chaos ambiant avec de grands mouvements frénétiques. À peine dix minutes se sont écoulées, que le taxi s'arrête déjà. Là aussi, les militaires sont venus en renfort, je n'arrive pas à décider si c'est rassurant ou non.

Nous restons immobilisés un long moment au milieu d'une file de voitures qui s'étend à perte de vue. Pas certaine de comprendre ce qui a causé l'embouteillage. Pas sûre de vouloir le savoir non plus.

Noah dort, la tête posée contre la vitre, ses grandes lunettes tombent sur son nez. J'admire sa capacité à s'assoupir n'importe où dans n'importe quelles conditions. Le partage de nos gènes n'a pas été équitable au point de me donner la même capacité. Moi c'est plutôt le contraire, surtout assise dans un taxi au milieu de la tempête.

Le bruit des essuie-glaces m'horripile, celui des gouttes qui s'écrasent contre la tôle encore plus. Je préfère me concentrer sur le téléphone que j'ai gardé en main en guise de gilet de sauvetage.

Je meurs d'envie d'appeler maman, mais on va éviter. Je suis à fleur de peau et les hormones n'arrangent rien, m'entendre pleurer ne la rassurera pas. Je me contente donc de lui envoyer un message que j'espère réconfortant, puis retourne sur le site de location.

J'ai bien reçu le mail de confirmation, je n'y comprends rien. Je suis sûre pourtant de ne rien avoir validé.

Bon, pas de panique.

Il n'y avait plus rien à faire à l'aéroport de toute façon, on va voir le côté positif.

C'est sans compter sur l'écran incrusté dans l'appuie-tête devant moi. Il montre

des images surréalistes : incendies, inondations, séismes... On dirait que la planète s'est levée du mauvais pied et qu'elle a décidé de tous nous exterminer.

Le taxi parvient finalement à s'extraire de la circulation et s'engage sur une bretelle d'autoroute moins agitée, ce qui me soulage. Heureusement que le chauffeur n'a pas mis le son. Des caméras ont capturé des scènes de pillage dans des centres commerciaux non loin d'ici. Cette vision me rend très mal à l'aise et réveille quelque chose qui m'angoisse. Combien de temps on va rester là-bas ? Je tablais sur vingt-quatre ou quarante-huit heures, c'était sans compter sur les embouteillages, les intempéries, la vérification des avions... Il faudra plusieurs jours peut-être, voire une semaine. Et si on n'arrive plus à rejoindre l'aéroport à cause des bouchons ? *Non, n'y pense pas.*

Dans tous les cas, si on doit affronter une tempête, il serait raisonnable d'anticiper l'eau et la nourriture. J'hésite à secouer Noah, mais je me retiens. D'abord parce qu'il a besoin de se reposer, et ensuite parce que quand il dort, il est quasi impossible de le réveiller sans devoir lui taper dessus.

On roule désormais en pleine campagne, il fait si noir que la seule source de lumière provient des phares.

J'espère que le chauffeur ne va pas s'arrêter au milieu de nulle part pour nous tuer.

Pourquoi je pense à ça, moi ?

Bon. Je m'efforce de me reconcentrer sur l'écran qui se brouille par intermittence. La situation en Louisiane semble particulièrement préoccupante : l'État se trouve au cœur de pluies et de vents violents, les plus importants depuis vingt ans d'après ce que je comprends. Bon sang, on n'est pas près de se tirer d'ici.

Le premier lampadaire à réapparaître attire soudain mon attention sur un panneau « *Hurricane evacuation route* ». Super, bonne ambiance.

Cinq minutes plus tard, on entre dans une petite ville dont je ne parviens pas à voir le nom. La voie semble rétrécir et sur le pare-brise, la carte disparaît.

Bizarre. On aurait pu croire que même les endroits paumés des États-Unis ont un minimum de couverture réseau. Je révise sérieusement mes *a priori* alors que nous passons devant des magasins fermés et des maisons condamnées dont les panneaux « *For sale* » se balancent au gré du vent. C'est quoi ce traquenard ?

Comme par magie, le GPS décide de se rallumer et Noah profite de ce moment,

pile pour se réveiller. Ses paupières papillonnent, il bâille sous son masque.

— Où on est ?

— On arrive dans vingt minutes. Enfin, si on ne se fait pas buter avant.

La carte est revenue, mais ça mouline. Aucun nom de rue n'apparaît et comme d'habitude, j'ai parlé trop vite. Le chauffeur grommelle, puis s'arrête. Devant nous, des dizaines d'autres voitures attendent, elles aussi.

— Sérieux Noah, on a débarqué dans un film d'horreur ou quoi ?

— Ce serait cool.

— Non, définitivement pas.

Il bâille encore et se redresse pour mieux regarder autour de lui. Je lui raconte ce que j'ai vu sur l'écran, son visage se ferme un peu.

— Demande au chauffeur si on peut s'arrêter au prochain magasin, s'il te plaît.

— Pour quoi faire ?

— Je ne sais pas... manger par exemple ? Les restos c'est mort, les fast-foods aussi.

— On va dans une maison, y aura forcément de quoi bouffer.

— Noah, sérieusement, t'as vu l'état du truc ?

— Arrête de tout planifier.

— Et toi arrête de t'en foutre.

Il sait que j'ai raison et qu'il me remerciera quand on sera bloqués là-bas. Il s'exécute donc, me traduit les mots du chauffeur. On peut trouver une supérette dans quelques miles, la dernière avant un bon moment s'il se fie à son GPS. Le ton monte et Noah soupire.

— Il n'a pas envie de s'arrêter. Il dit que c'est le bordel sur les routes et qu'avec ce temps, il veut rentrer chez lui au plus vite.

— Je peux comprendre, mais...

Noah lève la main, je ravale la suite de ma phrase. Tu m'étonnes que le type soit énervé, c'est déjà un miracle qu'il ne nous ait pas virés après notre incruste à l'aéroport. Par chance, mon frère est un diplomate né et dix minutes plus tard, on s'arrête devant le *Piggly Wiggly*, un magasin ouvert 24 h/24 qui ne paie pas de mine.

— On fait tes courses et on y va. On prend le strict minimum.

— Tu seras bien content de les avoir, *mes courses*, plus tard.

Il se contente de remercier le chauffeur en réponse. Celui-ci grommelle, puis tend la main.

— *Five minutes.*

Je lève le pouce et me dépêche de sortir de la voiture.

Cinq minutes, OK, compte à rebours lancé.

5

À peine quelques secondes dehors et l'eau glacée s'infiltré déjà partout. Sous ma capuche, dans mes chaussures, dans mon sac, sur les sièges. Je ferme la portière et cours me mettre à l'abri, mais le mal est fait : je suis trempée jusqu'aux os.

Pire encore, les rayons sont presque tous vides. J'entends vaguement l'exclamation surprise de Noah derrière moi et me dirige tout de suite vers les conserves. Le carrelage jaune pisseux est ébréché et mouillé à plusieurs endroits, la propreté est douteuse, mais tant pis. Je choisis mes articles avec soin : produits d'hygiène, bouteilles d'eau, les quelques boîtes de haricots qui restent à côté des citrouilles en soldes. Je cale le tout dans mon sac, entre les sous-vêtements et les chaussettes puis fais de même avec celui de Noah.

— Le strict minimum, on a dit.

Je ne lui prête pas attention, trop occupée à observer les gens et à les imiter. Si je sens les regards insistants sur nous quand on se glisse dans la file d'attente, je fais mine de les ignorer. Ce n'est pas le cas de Noah.

— Ils doivent se demander ce que des Français foutent là, chuchote-t-il en me mettant un coup de coude.

— Ou alors ils n'ont jamais vu de personnes noires.

Il hoche la tête et contrairement à ce que je pensais, il ne cherche même pas à me faire un laïus sur le côté supposément multiracial de la Louisiane.

Je me tais aussi, inquiète de constater que la plupart des clients ont acheté des tôles, des tournevis, des boulons, comme pour renforcer quelque chose. Je les montre d'un signe du menton à Noah, qui baisse la voix.

— Les gens devant disent qu'ils ont rarement vu autant de pluie. Apparemment, les villes ont beaucoup consolidé leurs constructions ces dernières années, ce ne serait qu'un principe de précaution. Flippe pas.

— Arrête de me dire ça, tu me saoules.

Décidément, il faut posséder des nerfs d'acier pour survivre dans ce pays. J'envoie Noah chercher exactement la même chose que les gens. Si les locaux en ont besoin, nous aussi. Comme on y pense trop tard, il ne reste plus qu'un tournevis et une dizaine de boulons, mais on s'en contentera. Un peu vaut mieux que pas du tout.

On a dépassé les cinq minutes depuis longtemps et j'espère que le taxi nous aura attendus. S'il nous abandonne ici, je ne réponds plus de rien.

L'unique caisse bondée de la supérette nous oblige à prendre notre mal en patience, alors je m'occupe en regardant les annonces scotchées sur les vitrines. Une affiche en particulier attire mon attention. Je la montre à Noah, qui tourne la tête. Un pas vers la délivrance et nous stagnons de nouveau.

— Ça ressemble à la maison où on va. Je rêve où ils parlent de *Ghost Tour* ?

Son intérêt soudain ravivé, Noah remonte ses lunettes sur son nez et se penche pour mieux voir.

— Sans doute un truc organisé pour Halloween. Il y a l'adresse d'un site, bouge pas.

J'attends qu'il cherche et en profite pour avancer d'un ultime pas. Non seulement il faut des nerfs d'acier, mais accompagnés d'une réserve illimitée de patience, on dirait.

Noah laisse échapper un sifflement, je me penche vers lui pour voir ce qui a suscité sa réaction.

— Cette maison date de la fin des années 1830, c'est classe.

J'aurais tendance à dire que c'est surtout signe de mauvaise isolation et de courants d'air, mais passons. D'après la suite de l'article, différents propriétaires s'y seraient succédé, on l'aurait même transformée en musée, près d'un siècle après sa construction. C'est à cette époque que les *Ghost Tours* ont été mis en place, puis...

— ... Quelqu'un l'a racheté récemment, mais elle n'a été que rarement habitée depuis.

— Ça promet.

— Ce serait cool de croiser des fantômes, n'empêche.

— Ou pas.

Noah sourit. Je suis sûre qu'il se fout de moi cet imbécile. Il avait raison tout à l'heure, plus trouillarde que moi, tu meurs.

Quand notre tour arrive enfin, je paie nos courses en silence et me dépêche de sortir. Le taxi est bien là, je m'y engouffre avec soulagement. Si je ne me sentais pas

aussi coupable de lui faire perdre son temps, j'aurais pu embrasser le chauffeur, mais mon élan d'affection s'envole sitôt qu'il démarre, sans un mot.

Par réflexe et par manque de place à cause des sacs, je me recroqueville sur mon siège. J'ai la chair de poule, mais je ne sais pas si je la dois aux dires de Noah ou au froid. Sans doute un peu des deux.

Il faut dire que l'ambiance glauque n'aide pas. Les rares maisons que l'on croise sont si calfeutrées qu'on a l'impression de traverser une ville fantôme. L'orage gronde, il nous suit à la trace comme un félin en chasse. Tantôt calme, tantôt à la limite de nous bondir dessus. On dirait qu'il s'amuse à nous faire peur, je sursaute à chaque coup de tonnerre. Le trajet me paraît si interminable que je me demande si nous ne sommes pas perdus.

D'ailleurs, la carte projetée sur le pare-brise semble encore avoir des ratés. Elle charge plusieurs fois et fait sauter le curseur qui nous représente d'un bout à l'autre de la ville toutes les cinq secondes. Si même la technologie est paumée, autant s'allonger sur le bitume et attendre la mort.

Bon, OK, je dramatise peut-être un peu.

Noah s'en est aperçu aussi, il fait la même tête que quand on lui demande de choisir entre deux sortes de yaourts nature.

— Chelou. La tempête doit tout faire planter.

— Ça ne marche pas avec des satellites ces trucs-là ? C'est pas trop censé faire ça, si ?

Il hausse les épaules, j'ai dû marquer un point. La grosse voix du chauffeur me surprend tant que je sursaute. Noah lui répond d'un ton si tranquille qu'elle m'apaiserait presque, moi aussi. Je grelotte et cette fois, ce n'est ni à cause du froid ni à cause des potentiels fantômes.

J'ai peur.

J'ai beau essayer de contenir mon angoisse, les éléments se liguent contre nous : la fermeture de l'espace aérien, la réservation automatique, la carte qui merde... Manquerait plus qu'une dame blanche apparaisse sur le bord de la route et on aura tout vu.

Putain, pourquoi je pense à ça moi ?

Me voilà en train de guetter des formes bizarres, mon cœur s'affole et je sens que je perds pied.

— Noah...

Il me regarde et de suite, il comprend. Il se détache pour se rapprocher de moi et m'enlace du mieux qu'il peut, son téléphone dans la main. La lumière de l'écran me fait mal aux yeux. Et en fait, si, je crève de froid.

— Ne t'inquiète pas, on ne doit plus être très loin.

Je ne le crois pas, mais au moins, sa chaleur me rassure un peu.

Le GPS sur le pare-brise semble de plus en plus inutilisable et le chauffeur en arrive probablement à la même conclusion. Si je ne comprends pas leur échange, je perçois la tension qui nous enveloppe petit à petit. Noah reste calme, mais son ton est plus sec. Le chauffeur, lui, à l'air d'avoir abandonné toute idée de politesse.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il croit qu'on se fout de lui et que l'endroit qu'on cherche n'existe pas.

Je hoche la tête. Après tout, c'est peut-être vrai. Ce ne serait pas la première fois qu'une annonce véreuse est postée sur un site de location, je me maudis de ne pas y avoir pensé. Avec le recul, c'était louche un logement libre aussi vite.

— Ne dis pas de bêtises, râle Noah quand je lui fais part de mes doutes. On l'a bien vue sur l'affiche tout à l'heure. Et la géolocalisation marchait très bien à l'aéroport. C'est juste son truc qui bugue.

La voiture s'immobilise, je regarde par la fenêtre et hoquète de surprise. Le taxi nous a ramenés devant la supérette.

— Mais...

Ma voix se noie dans celle des deux autres. La conversation devient de plus en plus houleuse, jusqu'à ce que le chauffeur cesse de gesticuler et croise les bras.

Noah soupire, puis s'écarte.

— Bon, on descend.

— Quoi ?

— Il est paumé et il ne veut pas aller plus loin. On se débrouillera mieux que lui.

— Mais Noah, on ne va pas faire le chemin à pied en pleine nuit.

Ma voix tremble si fort qu'elle paraît sur le point de se briser. Noah, lui, ne semble absolument pas affecté par la tournure dramatique des événements.

— Fais-moi confiance, c'est la meilleure décision à prendre.

Je me retiens de lui répondre que je ne suis pas du tout d'accord avec lui et finis par le suivre, déprimée. La pluie nous tombe dessus avec tant de force que je me demande si ce n'est pas de la grêle. Nous nous tenons raides et droits, encombrés de nos sacs et de nos valises.

CEUX QUI RESTENT

Le moteur rugit.

Les phares s'éloignent jusqu'à devenir deux minuscules points lumineux.

Puis disparaissent.

Voilà.

Nous sommes désormais livrés à nous-mêmes.

6

Je m'abrite par réflexe sous l'auvent de la supérette, puis enlève mon masque. Il est trempé de toute façon, je vais m'y noyer si ça continue. Noah a les yeux rivés sur son téléphone, ses lèvres bougent et il tend le bras dans tous les sens pour se repérer.

— Noah.

— Quoi ?

— Le magasin est fermé.

Il lève la tête, me regarde comme si j'étais débile.

— Et ?

— Et c'est quoi que tu ne comprends pas dans « ouvert 24 h/24 » ?

— T'as vu le temps qu'il fait ? Les gens ont vidé les rayons et à mon avis, ils ne vont pas être réapprovisionnés avant un moment.

— Mais c'est *bizarre*, non ? Et pourquoi le taxi nous a ramenés ici ? On était super loin !

Noah soupire et je sens bien que je l'emmerde avec mes questions. Peut-être qu'il ne mesure pas la gravité de la situation. Ou peut-être qu'il pense que je suis en train de faire une crise de panique. Il aurait raison sur les deux points.

— La carte buguait et toutes les routes se ressemblent dans ce bled, tu as bien vu. Il a dû tourner en rond, voilà tout. Viens, c'est par là.

Je n'insiste pas et n'ose pas lui demander combien de temps on va devoir crapahuter sous la pluie. Je marche en silence dans les empreintes mouillées de mon frère qui malgré ses dires, ne brille pas non plus par son sens de l'orientation.

Nous avançons sans grand entrain, moi accablée, lui concentré. À part nous, personne ne s'aventure dehors et je comprends pourquoi : les arbres décharnés qui bordent la route foutent la frousse. Certains se cachent sous des nappes de brouillard épaisses, je m'attends à ce qu'on nous enlève et nous étrangle à chaque pas.

Ne pense pas à la dame blanche, ne pense pas à la dame blanche.

C'est plus fort que moi. Je sursaute à chaque éclair et manque de faire tomber mon téléphone plusieurs fois. Ce qui serait très con, puisque seuls nos flashes éclairent la route. Heureusement qu'on les a, et qu'ils ne prennent pas l'eau surtout. Merci la technologie.

— Ah non, attends, c'est de l'autre côté.

Je pourrais râler de devoir faire demi-tour, mais au final, tourner le dos à la forêt d'Hansel et Gretel me plaît bien. Noah bifurque à gauche, je le suis sans grande conviction.

Mes baskets ne sont pas étanches, mes chaussettes sont trempées et je glisse à cause de mon chargement. Mais je ne dis rien. À Montpellier, on n'a pas besoin d'acheter des trucs qui résistent à la pluie, c'est plutôt l'inverse. Je regrette le temps clément de la Californie, ma partie préférée du voyage. Y penser me donne envie de pleurer.

— Comment on va faire si on ne trouve pas ?

— On va trouver Av'. Au prochain croisement, on prend à droite. Tu ne l'entends pas ?

— Qui ?

— La maison, elle nous appelle.

Je m'arrête, incrédule. Il a l'air de se rendre compte de son mauvais goût, mais il me fait tellement pitié, caché sous sa capuche, que je n'ai pas le cœur à l'engueuler.

— Très drôle.

— Oh allez, on y est presque. En plus je déconne qu'à moitié, il paraît que les maisons comme ça ont une âme ou un truc du genre. Rapport à leur vécu, tout ça.

— Putain Noah si tu veux que je meure tout de suite, dis-le !

Il rit et je m'applique à le traiter de tous les noms dans ma tête. J'ai beau être sa jumelle, je ne comprends pas à quel moment il a pu trouver ça drôle. Son humour pourri m'amuse d'ordinaire, mais pas aujourd'hui. Là, j'ai juste envie de me rouler en boule de douleur et de frustration.

— C'était l'autre droite, demi-tour.

Cette fois, tant pis, je râle. Je me vois déjà errer sans fin sur une route déserte dans une nuit permanente. Si ça se trouve, on est morts et on avance sur les routes du purgatoire.

Mes semelles glissent et je manque de me rétamer plusieurs fois. Ça aurait été

moins compliqué à quatre. François aurait chambré Noah tout le long sur son incapacité à se repérer et Gado... Non, stop, Ava.

Gado avait si peur de l'orage qu'il nous aurait collés non stop.

Stop, j'ai dit.

— C'était vraiment une idée de merde.

— Sois pas vulgaire. On arrive bientôt en plus ! On monte la colline, là, et c'est au sommet.

J'acquiesce et marche encore. Mode pilote automatique.

— On longe quasiment le Mississippi, non ? Ça craint pour les inondations.

— Quoi ?

Noah s'arrête et attend que j'arrive à sa hauteur, pour répéter plus fort ma question.

Traîner nos bagages et nos achats nous coupent le souffle, j'ai mal aux côtes.

— Non, on en est loin ! Et puis t'as vu la tronche de la baraque ? Elle en a connu d'autres, t'inquiète pas.

Je m'inquiète quand même, vu son excitation trop intense pour être sincère. À mon grand soulagement cependant, les arbres finissent par se raréfier.

À part le tonnerre et la pluie, on n'entend ni voix, ni oiseaux, ni bruits de moteur. J'aimerais bien savoir depuis quand on marche. Je n'ai pas regardé, mais ça doit faire presque deux heures qu'on a quitté la supérette. Durée ressentie : trois semaines.

Mes épaules et mon dos crient à la torture, je suis obligée de multiplier les pauses pour reprendre mon souffle. Si mes envies de chauffage et de lit douillet ne surpassaient pas ma volonté, voilà longtemps que je ne bougerais plus.

— C'est là !

Je m'arrête d'un coup et reconnais en effet l'imposante grille en fer. Surprise, elle semble en bien meilleur état que sur les photos. La maison elle-même se cache au fond d'une allée bordée de chênes, on la voit à peine d'ici.

— C'est un vrai, tu crois ?

Je lève la tête vers le sommet du portail, les yeux plissés pour me protéger de la pluie. Un corbeau y est perché, immobile. Vu le vent, je suppose qu'il a été sculpté à même le fer. Soit ça, soit il a des pattes en béton.

— Sympa. Toi qui espérais de la *magie d'Halloween*, tu vas être servi.

Noah acquiesce, ravi. Il s'avance et la grille s'ouvre dans un grincement sinistre.

Je m'attends presque à entendre une voix macabre nous demandant de bien vouloir

entrer. Mais rien.

— Oh on dirait un truc à reconnaissance faciale, c'est trop classe!

Ça y est, il est surexcité. Et moi, je n'ai pas hyper envie d'entrer.

— Passe devant.

Je le suis avec précaution, me tourne vers le portail.

Il se ferme en silence derrière nous.

Vous avez aimé ces premiers chapitres ?

Ceux qui restent sortira en format papier et numérique fin 2021.

N'hésitez pas à visiter le site MIDNIGHT-TALES.NET pour plus d'infos !